

Dans beaucoup de pièces, vaudevilles, opéra-comiques ou comédies de l'ancien répertoire ou du nouveau, on voit des personnages dont le caractère n'est pas des meilleurs se corriger de leurs défauts par l'exagération de défauts pareils, affectés, comme moyen curatif, par des amis bien intentionnée.

C'est l'homœopathie appliquée aux choses morales, *similia similibus*. Supposez, par exemple, un homme emporté. Si l'on se contente pour l'amender de lui faire ressortir philosophiquement les inconvénients de la colère, il ne sera que plus furieux, et s'irritera même contre le pacifique sermon qu'on lui fera subir; il bousculera tout dans la maison, il cassera les meubles, et peut-être même détériorera-t-il quelque peu le gens. Au lieu de cela, si quelqu'un s'avise de lui tenir tête, criant quand il crie, brisant quand il brise, vous le verrez s'adoucir peu à peu, et, au bout de quelques jours de ce régime, il deviendra comme un mouton. Faites-en l'expérience, le cas échéant.

C'est ce remède que les amateurs du *Diable au moulin* ont mis une fois de plus en pratique.

Si la fable qu'ils ont imaginée n'est pas précisément très neuve au fond, elle est du moins assez amusante dans les détails.

Entrons dans ce moulin, où la servante Toinette est en train de passer le fer sur des chiffons fraîchement lavés et où le garçon Fargeau raccommode des vêtements en mauvais état. Ils causent entr'eux des emportements sans cause de leur maître, devenu la terreur du pays. Certes, il faut avoir bien besoin de vivre, pour rester dans cette bicoque où le pain est si durement gagné. Ils en sont là de leur causerie, lorsque la voix du terrible meunier se fait entendre.

- Vite, vite, dit cette voix, mes habits!... mais dépêchez-vous donc, paresseux!

Fargeau se lève d'un bond, Toinette repousse ses fers, et ils courent par la chambre, cherchant les objets demandés avec une précipitation qui les empêche précisément de les trouver; et ils se croisent, se heurtent, se bousculent, tout en répondant à tout hasard, pour gagner du temps: Voilà, voilà, monsieur Antoine! Et les ordres se multiplient; c'est à en perdre la tête.

- Oh! dit la pauvre fille, allant et venant, c'est pas du sang qu'il a dans les veines, c'est du vif argent, ben sûr. Quelle vie? Faut croire qu'il a quelque chose qui le tourment. Voilà, not' maître, voilà!

Même pantomime et mêmes exclamations de la part du petit Fargeau.

Une silhouette se présente à la porte.

- Tiens, s'écrient les deux fureteurs, c'est vous, monsieur Picard! entrez donc, monsieur Picard.

Picard entre. Picard est le garde champêtre de la commune. Il avance avec précaution, regardant à gauche et à droite, comme s'il craignait des coups de bâton. Il paraît, décidément, qu'il ne fait pas bon dans ces parages, puisque le représentant de la force publique lui-même est si craintif, malgré le sabre qui pend au bout de son baudrier. Ah! c'est que le meunier, dans un accès de fureur, a jeté quelqu'un dans une mare, et que le garde requis a verbalisé. Or, il s'agit de faire parvenir le procès-verbal au délinquant, et, ma foi! ce n'est pas chose facile. Antoine est capable de

rosser le porteur de papier timbré, sauf à payer l'amende après les coups. Une idée vient à M. Picard: il glisse le papier dans la poche de l'habit, qu'on a fini par retrouver; de cette façon, il aura rempli sa mission sans danger. Il se frotte les mains en se félicitant du stratagème; puis il se sauve, n'étant pas curieux d'attendre ce qui se passera.

Antoine paraît. Il est superbe; il ordonne qu'on époussette avec soin les meubles, qu'on fasse reluire les planchers, qu'on mette tout en ordre pour son retour. Il va chercher une femme, n'importe laquelle, car il s'ennuie. Toutefois, avant de s'aventurer chez les papas, il ne serait pas fâché de savoir le nom et l'adresse de toutes les filles à marier. Toinette lui dévide son long chapelet: il y a Madeleine qui n'a rien, Gertrude qui louche, et Françoise qui est bossue. Malgré ces désagréments, toutes les trois ont des amoureux, même la bossue qui en a deux. Antoine ne sera pas plus difficile que les autres. Il ne veut plus du célibat. On ne le refusera certainement pas, car il est riche. D'ailleurs, si par impossible on repousse sa demande, il cherchera querelle à ses rivaux, et les disloquera à coups de poing. Après cette menace prononcée d'une façon triomphante, et muni, d'un sac d'écus et d'un gourdin, il commence sa tournée conjugale.

- Excusez! doit Toinette émue, en voilà une baraque que je quitterais avec grand plaisir! Et toi, Fargeau?

- Moi, *idem*.

- Allons, bon! encore une visite! J'aperçois M. Boniface avec une fille que je ne connais point. Votre servante, M. Boniface et la compagnie.

Boniface est un gros paysan, rond d'allures et de caractère. Il venait avec sa nièce dire un petit bonjour à son voisin. Le voisin est sorti. Rien ne le presse; ils attendront. Par discrétion, Toinette et Fargeau se retirent, ce qui permet aux nouveaux venus de raconter leur plan. Mlle Marthe n'ignore pas que maître Antoine est redouté de tout le monde. Elle ne l'a jamais vu, mais cet homme si formidable ne lui déplait pas; elle s'est même promis de l'épouser.

Elle a disposé ses batteries, et elle a prié son oncle de l'accompagner. Le bonhomme, sans trop comprendre cette extravagance fantaisie, a suivi sa nièce, bien convaincu qu'elle changera d'avis quand elle aura vu de près le personnage si justement détesté. Seulement, on est convenu qu'il laissera faire, sans s'étonner de rien.

Tout à coup on entend un grand bruit au dehors. Des paysans se sauvent à toutes jambes, poussant des cris de frayeur, serrés de près par Antoine, le bâton levé. Ils se jettent dans les sentiers, à travers les haies, pour échapper au danger. La scène est d'un effet assez pittoresque. On la suit par les croisées. Boniface et sa nièce se cachent dans un coin.

- Ouf! dit Antoine en entrant chez lui. Je leur ai fait danser une fière danse! Vit-on jamais pareille chose? Sitôt que je parlais à ces mijaurées de mes intentions, elles se récitaient et se mettaient à fuir. Aussi ai-je proprement arrangé leurs amoureux, jusqu'à ceux de la bossue, qui en avait quatre, et non pas deux, comme on me l'avait dit. N'importe! j'ai juré que je me marierais aujourd'hui même, et ma parole sera tenue. Toinette!

Toinette montre sa tête par l'entrebâillement d'une porte.

- Viens, que je t'épouse!

Toinette referme vivement la porte.

Antoine aperçoit Marthe qui lui fait une timide révérence en lui déclinant ses nom et prénom. Puis, la présentation ainsi faite, la jeune fille s'enhardi jusqu'à lui dire qu'elle trouve bien difficiles toutes celles qui l'ont refusé. Antoine exprime sa surprise par un premier mouvement de colère; cette enfant l'importune. Cependant il la regarde après son aveu et la trouve jolie. Comment! elle consentirait l'épouser? C'est convenu. L'oncle n'y met pas le moindre empêchement. On va se mettre à table pour discuter les clauses du contrat. Au théâtre, les choses s'arrangent ainsi; on dresse la table, mais il n'y a pas de provisions dans le buffet. Marthe offre de confectionner elle-même une omelette; Toinette et Fargeau l'aideront. Ils vont tous trois dans la cuisine à cet effet.

- Mais elle me plaît infiniment, votre nièce, dit Antoine, mais elle est douce...

- Oh! douce, faut pas trop s'y fier, répond Boniface. Elle est très vive, au contraire. Toi, c'est le sang, il paraît, qui te donne ces impétuosités de caractère; elle, ce sont les nerfs: autrement, crois-le bien, elle serait mariée déjà, riche comme elle est.

Antoine refuse d'y croire. Ah! mon Dieu, qu'est-ce donc que ce tapage dans la cuisine! Toinette et Fargeau vont vous l'expliquer. Mlle Marthe a voulu faire sauter l'omelette, et comme l'omelette tenait au fond, elle a jeté la poêle à travers les vitres, puis le tout est tombé sur la vaisselle, qui s'est brisée. Que voulez-vous! c'est sa manière: Mlle Marthe ne fait jamais autrement. Il y a cela de bon en elle, c'est qu'elle se repent tout de suite du mal qu'elle a fait. Elle reparait donc en exprimant ses regrets au maître du lieu. Antoine se tourne vers Toinette qu'il bouscule; Marthe se tourne vers Fargeau qu'elle menace. Les malheureux sont épouvantés de ces algarades. Il était seul, ils vont être deux. Quelle maison cela va faire! Pourtant, on se met à table. Colère d'Antoine, qui ne se trouve pas assez bien servi; fureur de Marthe, qu'on ne satisfait pas assez promptement. Le premier jette son verre à la tête de Toinette; la seconde lance la bouteille à la tête de Fargeau. Le saladier suit le verre, les plats suivent la bouteille. Enfin, Marthe finit par renverser la table. Quels dégâts! c'est une pitié!

Antoine, resté seul, se met à réfléchir. Décidément, ce n'est pas beau la colère, et c'est dommage. Mais elle est si gentille! Il l'aime, déjà. Marthe surprend son dernier mot; elle s'approche les yeux baissés et lui fait ses adieux, disant qu'elle veut partir après les scènes qui ont eu lieu et qui doivent la compromettre à ses yeux. Antoine n'entend pas qu'elle le quitte. Pourquoi ne se corrigerait-elle pas? Se corriger? Ah bien oui! Rien que d'y penser, elle sent la colère qui la reprend.

- Et si je vous donnais l'exemple! demande Antoine avec douceur.

Mais Toinette et Fargeau se présentent, leurs paquets sous le bras, ils ont assez de cette existence. Ils aimeraient mieux s'aller noyer dans la mare voisine que de rester une heure de plus dans cet enfer. Ils ne réclament même pas leurs gages, de crainte d'une dernière bourrasque. Antoine se crispe. Marthe le regarde, il se contient. Il est donc possible de se modérer? Pour preuve de sa conversion, Antoine s'humilie devant ses propres serviteurs; il leur demande grâce pour le passé, leur promettait un avenir moins ombrageux, et il double les gages.

- Eh bien! mon oncle, dit Marthe, vous voyez que j'ai réussi.

Un vacarme effrayant se fait entendre alors à la porte: ce sont les paysans que maître Antoine poursuivait tout à l'heure; ils se sont comptés, et ils ont compris qu'ils pourraient bien avoir le dessus. Armés de bâtons, ils vont à leur tour chercher querelle au querelleur, et lui faire payer en une fois toutes les algarades qu'ils ont subies, sauf à se disputer ensuite la main de la fille sans dot, celle de la borgne et celle de la bossue. Antoine leur fait des excuses qu'ils acceptent, aimant mieux se montrer clément que de courir les chances du combat. Alors Marthe avoue sa supercherie: ses colères étaient feintes. Elle est heureuse; il s'est amendé. Le reste est l'affaire de monsieur le maire et de son adjoint.

Le fâcheux de cette pièce, c'est que, dès le début, on comprend trop facilement la comédie que Marthe joue. L'intérêt en souffre. Au lieu de dire ses intentions au commencement, si la jeune fille laissait le spectateur dans le doute, on serait agréablement surpris au dénouement. En écoutant le *Diabte au moulin*, il est impossible de ne pas songer aux *Noces de Jeannette*.

On ne serait compter le nombre des pièces auxquelles le diable a donné son nom: le *Violon du diable*, les *Amours du diable*, le *Diabte à quatre*, *Robert le Diabte*, la *Part du diable*, le *Diabte à Séville*, etc., etc.

Le livret avait grand besoin d'être amusant, car la musique est une peu pâle. M. Gevaert peut être un compositeur de talent, mais il n'a pas la note gaie. C'est à lui, de choisir mieux les sujets qui vont à la nature de ses qualités. *Quentin Durward* lui convenait presque, le // 2 // *Diabte au moulin* ne lui convenait pas du tout. Et puis, il faut bien le dire, M. Gevaert porte en ce moment la peine des éloges excessifs dont il avait été l'objet. Des amis maladroits avaient exagéré sa valeur. On l'avait présenté comme un artiste exceptionnel; on vantait son style original, sa distinction, l'abondance de ses motifs, la nouveauté de ses combinaisons harmoniques. Or, il s'est trouvé finalement qu'avec beaucoup des qualités qu'on acquiert, il manquait un peu de celle que la nature donne seule: la mélodie. La forme ne suffit pas plus en musique qu'elle ne suffit en littérature. Quand on n'y joint pas le fond, il en résulte une œuvre incomplète. Un livre dont le style serait bon, mais dont l'idée serait médiocre, serait, en somme, une œuvre infime. L'art musical a les mêmes exigences, au théâtre surtout.

Dans le *Diabte au moulin*, il fallait beaucoup d'esprit pour éviter la monotonie des effets, pour faire contraster les colères feintes de Marthe avec les colères réelles du meunier. Eh bien! quand Marthe tempête, elle le fait exactement comme Antoine, et l'orchestre les traits tous deux sur un pied de parfaite égalité. La présence pourtant manque dans tout cela.

L'ouverture du *Diabte au moulin* développe les principaux motifs de l'ouvrage, selon l'usage. Mais l'ensemble n'offre rien de remarquable. Parmi les morceaux les plus dignes d'être signalés, nous citerons néanmoins le duo entre Toinette et Fargeau, les couplets de Marthe, le quatuor syllabique et la chanson de Boniface dont le refrain est habilement ramené dans le morceau d'ensemble qui suit.

Si la pièce se maintient au répertoire, elle devra cet avantage aux librettistes et aux interprètes: à Mlle Lefebvre, une Marthe spirituelle et fine; à Mlle Lemercier, une Toinette très plaisante; à M. Mocker, un meunier fort amusant; à M. Ponchard, un Fargeau très comiquement peureux; à M. Prilleux, un Boniface rempli de bonhomie; à M. Paliani, un garde champêtre qui n'a même pas le courage de remettre manuellement ses procès-verbaux.

**LE SIÈCLE, 24 mai 1859, pp. 1-2.**

Journal Title:	LE SIÈCLE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	24 May 1859
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N. 8810
Year:	Vingt-quatrième Année
Series:	None
Issue:	Mardi 24 Mai 1859
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>le Diable au moulin</i> ; un acte, paroles de MM. Cormon, Michel Carré et Gevaert; interprètes.
Signature:	Gustave Chadeuil
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None